

OTTO KARMIN

LETTRES INÉDITES

DU

GÉNÉRAL G.-H. DUFOUR

(1807-1810)

Extrait de la *Revue Historique de la Révolution Française*
et de l'Empire, d'Avril-Juin 1915

LARGENTIÈRE
IMPRIMERIE MAZEL & PLANCHER

1915

10 = 35665679

LETTRES INÉDITES

DU

GÉNÉRAL G.-H. DUFOUR

63
183

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
P И. Бр. 11341

OTTO KARMIN

LETTRES INÉDITES

DU

GÉNÉRAL G.-H. DUFOUR

(1807-1810)

Extrait de la *Revue Historique de la Révolution Française*
et de l'Empire, d'Avril-Juin 1915

LARGENTIÈRE
IMPRIMERIE MAZEL & PLANCHER

—
1915



LETTRES INÉDITES

DU

GÉNÉRAL G.-H. DUFOUR

(1807-1810)

En 1876, Edouard Sayous, éditant la *Campagne du Sonderbund*¹ de Guillaume-Henri Dufour, fit précéder cet écrit d'une notice biographique, composée à l'aide des notes et souvenirs du général, et de ses lettres les plus importantes, dont il avait gardé copie. En 1914, M. Philippe Godet a publié une grande partie de ces souvenirs, particulièrement ceux relatifs au séjour de Dufour à l'Ecole Polytechnique et à l'Ecole du Génie².

Ces souvenirs, écrits par Dufour à l'âge de soixante-quatorze ans, soit plus de cinquante ans après les événements, manquent nécessairement de précision dans les détails. Nous avons donc accepté avec reconnaissance l'offre de M. George Fazy, professeur à l'Université de Genève, petit-neveu du général³, de publier douze lettres inédites de Guillaume-Henri Dufour, lettres relatives à son séjour à Paris et à Metz, de 1807 à 1810. Nous espérons que cette publication, non seulement fixera dans de nombreux détails la belle physionomie du futur chef de l'armée helvétique, mais encore servira à mieux faire connaître la vie des deux hautes écoles militaires françaises à l'époque de l'Empire.

1. Général G.-H. DUFOUR, *Campagne du Sonderbund et événements de 1856*. Neuchâtel-Genève-Paris, 1876.

2. *La jeunesse du général Dufour. Souvenirs inédits*, dans *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, août 1914.

3. Cf., plus loin, p. 8, le tableau généalogique des descendants de Jean-Salomon Fazy.

Guillaume-Henri Dufour était le fils d'un horloger genevois, Bénédicte Dufour, né le 8 février 1762, qui avait quitté sa patrie après les événements de 1782. Venu à Waterford, en Irlande, à la suite de D'Ivernois et des autres démocrates genevois proscrits, il n'y avait point trouvé l'asile espéré et s'était rendu à Constance ¹. Le 28 février 1784, à Waterford, il avait épousé sa compatriote Pernelle Valentin ², fille de Guillaume-Henri Valentin, et c'est de cette union que naquit à Constance, le 15 septembre 1787, le futur général suisse. Son parrain fut son grand-père Guillaume-Henri Valentin (1731-?), exilé de Genève par l'édit du 22 février 1770, pour avoir pris part à l'émeute démocratique des « natifs grimauds » du 15 février de la même année ³.

Bénédicte Dufour avait une sœur, Louise-Pierrette, qui assista à la translation des cendres de Jean-Jacques Rousseau au Panthéon, le 20 vendémiaire an III (11 octobre 1794) : elle y figurait au groupe des Genevois. Un de ses compatriotes, Pierre-Philippe Fazy, l'y aperçut, s'en éprit, et malgré l'opposition de sa famille, très conservatrice, il épousa la sœur du démocrate Bénédicte Dufour, le 15 mai 1797. C'est de cet oncle, Pierre-Philippe, que Dufour parle comme de son « second père » ⁴.

1. Il rentra à Genève en 1789, après la chute du régime aristocratique de 1782, y assista aux mouvements révolutionnaires, devint directeur du « Comptoir patriotique » d'horlogerie en 1793, et fut désigné, l'année suivante, pour faire partie du premier tribunal révolutionnaire. Il n'y siégea cependant point jusqu'à la fin de son mandat, mais donna sa démission, de même que plusieurs autres membres « modérés » de ce tribunal. Il mourut, le 13 septembre 1837, au château de Montrotier.

2. 18 mars 1760-2 janvier 1829. C'est elle qui, en 1793, lors de la célébration de l'Escalade, chanta au grand club une chanson des « mères sans-culottes » qui fut vivement applaudie (Cf. E.-L. BURNET, *La Chanson dans les cercles et dans les clubs genevois de la Révolution*, dans *Nox Centenaires* (Genève, 1914), p. 293.)

3. L'ascendance du général Dufour a été étudiée par Ernest Weydmann, archivisté bâlois, mort trop jeune en 1903 (*Archives héraldiques suisses*, 1902, pp. 119-122). M. Eugène Ritter en a corrigé quelques indications relatives à la parenté entre Dufour et Jean-Jacques Rousseau (*ibid.*, 1909, pp. 31, 32). Il l'a également complétée et a découvert au général Dufour un ancêtre vaudois (Cf. *Revue historique vaudoise*, 1906, p. 285) et une ancêtre savoisiennne (Cf. *Revue Savoisiennne*, 1906, pp. 296-297). Contrairement à l'indication de M. Weydmann, Guillaume-Henri Valentin vivait encore en 1787. En outre, la date de la mort de Marie-Elisabeth Delafeuille — date laissée en blanc par cet auteur — ressort de la lettre X publiée ci-dessous : la grand'mère paternelle de Dufour mourut le 10 octobre 1809.

4. Cf. ci-dessous, lettre VIII.

Pierre-Philippe Fazy était né le 20 juin 1766, à Moscou, où son père, Jean Fazy, était horloger de la Cour impériale ¹. Son mariage le retint à Genève et lui fit refuser les offres fort avantageuses qui lui vinrent de Russie ². Mais ses opinions libérales, son mariage, considéré comme une mésalliance, ses relations avec son beau-frère Bénédict, indisposèrent à son égard la famille de son père et le privèrent de tout appui dans l'exercice de sa profession.

Bénédict Dufour, avec d'autres associés, acheta un bien d'émigrés : le château et la terre de Montrotier, près Annecy, et il s'y fixa avec sa famille, pour diriger l'exploitation de ce domaine. Lorsque son fils Guillaume-Henri fut d'âge à suivre les écoles, il l'envoya à Genève, et ce fut là que Pierre-Philippe Fazy, très attaché à la famille de sa femme, le reçut chez lui, au quartier industriel de St-Gervais, rue de Chantepoulet.

Dufour suivit donc les cours du Collège de Genève, puis, pendant quelque temps, fit de vagues études de médecine, et des études non moins vagues de lettres ; seule la physique l'intéressait sérieusement.

Par hasard, il apprit un jour d'un nommé Bridel, habitant au Terraillet, l'existence de l'Ecole polytechnique de Paris, alors gratuite, et dont les élèves étaient dispensés de la conscription ³. Cet entretien avec Bridel fut son arbre de Vincennes ; il prit la résolution d'entrer à l'Ecole polytechnique, et il obtint de son père l'autorisation d'entreprendre les études préliminaires indispensables. Il acquit des connaissances mathématiques, se familiarisa avec la géométrie descriptive et fortifia son corps par des exercices physiques.

Enfin Dufour passa, à Genève, son examen d'admission à l'Ecole polytechnique ; sans être bien brillant, cet examen n'était pas de nature à lui ôter tout espoir d'être admis. Mais aucun avis de Paris ne lui parvint. Les cours y avaient commencé le 1^{er} novembre 1807, et l'on était déjà au mois de décembre, lorsque Dufour — qui avait perdu toute confiance — reçut une lettre du

1. Jean Fazy est mentionné par Waliszewski dans son ouvrage *Autour d'un trône* (p. 126) comme italien.

2. Nous devons ce renseignement, comme plusieurs autres, à la grande amabilité de MM. Henri et George Fazy.

3. Genève, depuis 1798, était française.



gouverneur de l'Ecole, lui ordonnant de se rendre sans délai à son poste, s'il ne voulait pas s'exposer aux conséquences d'une plus longue absence sans permission ¹.

Joyeux, il résolut de partir, mais un dernier obstacle devait être surmonté : l'Ecole n'était plus gratuite, comme avant 1807, et ne dispensait plus de la conscription. Il fallait l'équiper, trouver 800 francs par an pour payer la pension, et, comme Dufour tira un mauvais numéro, il fallait, de plus, lui trouver un remplaçant.

Grâce à plusieurs membres de la famille, son père réunit la somme nécessaire, et Guillaume-Henri put se mettre en route. La première lettre à son oncle Pierre-Philippe Fazy lui rend compte de son voyage et de ses premières impressions à Paris et à l'Ecole, mais ce qu'elle ne dit pas, c'est qu'il y apprit son numéro d'admission : le 140^e sur 143 élèves. Dufour en fut fort humilié ; mais, après un moment, se remettant, il frappa du pied, et dit tout haut : « C'est égal, j'y suis, il faut en sortir avec honneur ! » Au bout de deux ans, il sortira 5^e de l'Ecole polytechnique.

OTTO KARMIN.

I

Monsieur Fazy

sur les terreaux Maison Aval ²

Genève (Dt Léman)

Paris, 19 décembre 1807.

Cher oncle,

Je profite d'un moment de bon tems pour te donner de mes nouvelles. Je suis en parfaite santé, j'espère que ta maladie n'a pas eu de suites.

Lorsque je fus arrivé à Gex, je vis arriver à l'auberge mon cousin Dalleyzette ³ qui courait après notre voiture pour se rendre à Paris par son moyen, ceci ne me fit pas

1. Cf. ED. CHAPUISAT, *La municipalité de Genève pendant la domination française*, t. II, pp. 367, 368, 369.

2. Actuellement le n° 25, rue de Chantepoulet.

3. Nous ignorons de qui il s'agit.

de peine comme tu dois penser ; nous partîmes le lendemain de très bonne heure par une forte neige ; on mit huit chevaux à la voiture ; il fallait bien ça ; plus de trois pieds de neige nous ont arrêtés sur le Jura, cependant à force d'hommes et de chevaux, on a passé ; le froid s'est fait sentir très vivement.

Comme nous faisons une jolie partie de sommeil, nous avons été tous réveillés en sursaut par une secousse terrible ; aussitôt on s'informe de la cause de l'accident ; c'était la suspenste qui avait cassé ; au bout d'environ une heure le mal fut réparé et nous cheminâmes de nouveau sans aucun accident jusqu'à la Capitale du monde où nous arrivâmes à 5 heures.

Je ne trouvai pas Thomeguex ¹ dans la cour des diligences, il m'avait attendu longtems, la faim l'avait pris, il s'était dépêché d'aller manger un morceau, c'est alors que j'arrivai. Voyant qu'il n'arrivait pas je laissai ma valise au bureau, et conjointement avec Dalleyzette nous arpentâmes Paris et après une demi-heure de marche, nous arrivâmes chez Thomeguex. Il venait d'arriver chez lui par des chemins de traverse ; il avait appris à la cour des diligences que je venais d'en sortir. Nous allâmes accompagner mon cousin jusque chez lui ; ce qui fit que ce soir même, je vis le fameux Palais-Royal.

Thomeguex [me conduisit] chez le premier traiteur de Paris où il me régala d'un bon souper ; je fus enchanté de la magnificence de l'appartement et de la promptitude avec laquelle on vous sert tout ce que vous demandez.

Le lendemain, comme de toutes les personnes que je cherchais, je ne trouvai que M. Blanc ² et encore sur le soir, j'eus occasion de voir les Thuileries, son jardin, le Luxembourg, les Champs Elisées, les quais, etc., etc.

Le lendemain matin, je trouvai le fils Janot ³ qui me

1. Peut-être Jean-Martin Thomegueix, né en 1718.

2. Nous ignorons de qui il s'agit.

3. Ferdinand Janot, fils de l'ancien syndic de Genève Jean Janot et de Perrette Sandoz, 1783-1862.

conduisit un peu partout et vint avec moi à l'École polytechnique où il me fut d'un grand secours pour toutes les formalités à remplir. Comme je ne pus pas rester à l'École ce jour-là, je m'en retournai avec lui ; nous passâmes devant le Panthéon qui est tout près de l'École polytechnique puisqu'elle est au milieu de la rue Ste-Geneviève ; nous allâmes au palais de Justice, dans l'Église Notre-Dame et dans une infinité d'autres endroits. En me quittant, il m'a beaucoup pressé de l'aller voir et tu penses bien que je profiterai de son invitation ; le soir, Thomeguex m'a mené au café des aveugles, à celui de Fitz-Jam le ventriloque. Mercredi, j'ai trouvé M. Aguimar¹, j'ai diné avec lui, il m'a mené au théâtre français, il a été excessivement fâché de m'avoir manqué à mon arrivée, il m'avait préparé une chambre chez lui, ce qui m'aurait assez convenu car j'ai été obligé d'en louer une, le lit de Thomeguex étant trop étroit pour deux.

Jeudi, M. Aguimar m'a conduit à l'École dans un fiacre à deux chevaux. Tu vois que je n'ai pas mal profité du tems que je suis resté dans Paris et j'ai bien fait car nous n'avons pas beaucoup de tems à courir ; demain nous sortirons vers les midi et il faudra être de retour à six heures du soir.

La vie de l'École me plaît beaucoup et je serais tout à fait content si je ne craignais pas que le retard que j'ai souffert ne me fit rester trois ans.

Le matin à cinq heures, le tambour passe dans tous les corridors ; à 5 $\frac{3}{4}$, on doit être à l'ouvrage, après avoir fait sa toilette, son lit, etc. On travaille jusqu'à 7 $\frac{3}{4}$ h. ; on va déjeuner, c'est-à-dire manger, non pas du mauvais pain comme nous l'avons cru, mais du meilleur de Paris ; à dire le vrai je m'en régale : nous en avons tant que nous voulons avec de l'eau en profusion ; à 8 heures, on se remet au travail jusqu'à deux heures où l'on va diner. Tout cela est marqué

1. Nous ignorons de qui il s'agit.



par le son du tambour. Pour notre diné, nous avons une excellente soupe à la bataille ¹, du bouilli aussi bon qu'on le mange à Paris, du légume, du vin, du pain et de l'eau. Depuis le diner jusqu'à cinq h. du soir, c'est un tems d'amusement, employé par l'exercice deux fois la semaine, et les autres jours par la lecture dans une superbe Bibliothèque, la Physique pratique si on le souhaite, on a pour cela un atelier, ou l'amusement dans deux salles, garnies de tables comme dans un caffè; on y trouve des jeux de Dames, d'échecs, de trictrac, des journaux, des Cartes de Géographie, d'énormes sphères et tout ce qu'on a cru pouvoir amuser; à cinq heures, on retourne à l'ouvrage jusqu'à huit qui est l'heure du souper; à ce repas, on a encore du vin, point de soupe, mais du légume et du roti ou des œufs; après souper, on va se coucher dans des lits très propres, garnis de deux rideaux, en forme de tentes: à 9 h. 1/4, les chandelles doivent être éteintes. Voilà notre vie ordinaire.

Le samedi, elle est un peu différente, après diner, on nétoie les armes, on bat ses habits, on fait sa toilette, nétoie ses souliers, etc; le soir, on fait ce qu'on veut, c'est pourquoi j'en profite pour t'écrire. Si un homme de votre chambre est de garde, on peut garder la chandelle allumée autant qu'on le veut, aussi en profite-t-on pour donner des bals; les dames sont distinguées des messieurs par un tablier de chimie qui représente la robe; nous avons plusieurs élèves musiciens.

Il y a sept lits par chambre, chaque lit a un petit tablar ² avec un rideau pour couvrir les habits, une commode, une escabelle, un pot de chambre et une cuvette.

On nous fournit notre papier, notre encre et trois plumes par semaine.

La salle à dessiner est superbe; nous faisons actuellement un concours de dessin et quoiqu'il n'aille que jus-

1. C'est-à-dire aux légumes, dite aussi « soupe paysanne ».

2. Tabla ou Tablar, du latin *tabula*, signifie *planche* dans le parler romand.

qu'au 3, et qu'on n'ait que 2 leçons par semaine je ne désespère pas d'être des premiers. Embrasse bien ma Tante, mes cousines, fais mes complimens à M. Verre¹ ainsi qu'à Madame, à M. et Mme Girard².

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton dévoué neveu,

G.-H. DUFOUR³.

II

Madame

Madame Fazy Dufour

Paris, le 29 Janv. 1808

Ma bonne Tante

J'étais à diner quand j'ai reçu ton aimable lettre, tu dois penser le plaisir qu'elle m'a fait surtout quand j'ai appris que mon Oncle était entièrement rétabli. J'espérais, comme tu l'as appris par ma dernière, rattraper le tems perdu ; cela est fait à très peu de chose près, ensorte que actuellement je peux, si cela me fait plaisir, m'amuser tous les jours depuis deux heures jusqu'à cinq, mais tu penses bien que je n'emploie pas si mal mon tems. Je m'occupe dans ces moments de loisir de tout ce qu'on a fait avant que j'entrasse à l'Ecole ; à trois heures et demi, quatre heures, je quitte l'ouvrage et vais m'amuser dans les salles d'agrément, c'est d'ailleurs, lorsque je ne fais rien, que je porte mes idées sur l'avenir et que je sens qu'elle est la longueur du tems qui doit encore s'écouler avant que j'aie le plaisir de vous embrasser et je t'assure qu'occupés comme nous le sommes, le soir succède bien vite au matin, sans celà, l'Ecole serait un séjour d'ennui ; mais grâce à nos travaux, je ne sais pas encore ce que c'est que de s'ennuyer à l'Ecole.

1. Probablement André Verre, horloger, 1771-1846, époux d'Etienne Gide.

2. Vraisemblablement des membres de la famille Girard « dit Guerre », dont faisait partie le général Girard, dit Vieux, baron de l'Empire.

3. Nous supprimons un post-scriptum biffé et devenu illisible.

Je n'ai pas encore manqué un seul jour de me lever au premier coup de baguettes, de faire mon lit exactement, de me laver, me peigner, etc., aussi ne crains-je pas la consigne de ce côté là, je ne la crains guère d'autre part, parce que me plaisant à la vie que je mène, je suis exact à remplir tous mes devoirs.

Depuis que je suis ici nous avons déjà fait trois concours, un de littérature, l'autre de dessin et le troisième de Géométrie.

Le sujet de littérature était une lettre à un ami dans laquelle on devait lui marquer les circonstances de son voyage, sa manière d'être à l'Ecole Polytechnique et ses projets sur l'avenir. Il y a bien des choses à dire là dessus quand on parle à un Ami ; on peut bien embrouiller la matière et au stile que tu vois dans mes lettres je suis persuadé que tu ne te doutes pas que je sois un des premiers, cela est pourtant ainsi, je suis nommé dans les trente premiers, le vingtième je crois.

Trente-cinq élèves sur 318 ont eu leurs dessins de concours exposés, je suis du nombre.

Quant au troisième concours, nous ne savons pas encore le résultat, je sais seulement que les solutions de ma brigade ou salle d'étude ont été généralement trouvées bonnes.

Mes lettres te paraîtront courtes et bien griffonnées, mais quelque plaisir que j'aie à m'entretenir avec toi, il faut que je me dégage, celle-ci je l'espère, te sera remise par M. Aval¹. Je tâcherai de le voir Dimanche prochain d'abord après notre revue.

Il faut encore que je te dise que M. le Sénateur Monge²

1. Probablement le propriétaire de la maison habitée par Pierre-Philippe Fazy.

2. Gaspard Monge, 1746-1808, fondateur de l'Ecole polytechnique (1794) professeur de mathématiques dans cet établissement, sénateur depuis 1805. Dans ses *Souvenirs* (p. 238), Dufour raconte ainsi cette visite : « Il passa dans toutes les salles, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas troubler, disait-il, le sanctuaire des sciences. Il me fit diverses questions et parut satisfait de mes réponses. Nous eûmes le malheur de le perdre cette même année. Il fut unanimement regretté. C'était le père des élèves. Toute l'Ecole se rendit à son convoi. »

est venu visiter l'École ; qu'il a examiné les dessins de Géométrie à chaque Elève en particulier ; qu'il a trouvé les miens bons, ce qui m'a attiré de la part du Colonel de l'École un petit compliment (ceci entre nous seulement).

J'ai cherché, mais en vain, l'oncle Delafeuille ¹ ; il n'y a point de Garde Impériale du Sénat conservateur, et par conséquent point de Sergent-Major de cette garde. J'ai été au Luxembourg, où siège le Sénat ; de là, on m'a renvoyé à la caserne de la Garde où je n'ai point trouvé de Sergent-Major Delafeuille.

Tu n'oublieras pas de faire mes complimens à tous ceux qui m'en envoient et surtout bien des amitiés à l'Oncle et à la Tante Dufour ².

De tout ce que j'ai vu à Paris jusqu'à présent, rien ne m'a fait tant de plaisir que le Cabinet d'histoire Naturelle ; si je n'avais pas été contraint de m'en aller, j'y serais resté toute une journée, sans boire ni manger.

J'ai eu aussi beaucoup de plaisir à voir deux revues qu'a passées l'Empereur dans la cour des Thuilleries, je suis arrivé, chaque fois, un peu trop tard pour voir l'Empereur, cela m'a assez fâché ; mais je m'en console en pensant que j'aurai bien d'autres occasions de le voir et que d'ailleurs nous devons passer revue devant lui ³.

1. Etienne Dufour, grand-père du général, avait épousé, en 1758, Marie-Elisabeth Delafeuille. Le sergent-major est probablement un fils de Bénédicte Delafeuille, frère de Marie-Elisabeth.

2. Il s'agit de Philibert Dufour, commis à l'hôpital de Genève, et de sa femme, Louise Constantin, lingère puis gouvernante au même établissement. C'était, en réalité, un grand-oncle de Guillaume-Henri. Philibert Dufour (et non Philippe, comme l'appelle Galiffe, *Notices généalogiques*, t. IV, 2^e éd., p. 120, qui, de plus l'indique comme célibataire) était le fils cadet de Bernard Dufour et de Jeanne-Pernette Caillatte ; l'aîné étant Etienne Dufour, époux de Marie-Elisabeth Delafeuille, père de Bénédicte Dufour et de Louise-Pierrette, femme de Pierre-Philippe Fazy. — Philibert Dufour était né le 22 avril 1742 ; avait épousé, le 20 germinal an VIII, Louise Constantin, âgée de quarante-cinq ans, fille naturelle de feu Etienne Constantin ; il mourut le 26 avril 1821.

3. « Dans une autre occasion, nous nous trouvâmes au Louvre en même temps que l'Empereur. Il était en grand costume, après une réception d'ambassadeurs, et nous eûmes la chance unique de le voir devant notre front en manteau de velours cramoisi, souliers de satin blanc et chapeau à plumes. » (*Souvenirs*, p. 238)

Je vais presque tous les dimanches chez M. Desvignes ¹ où travaille mon cousin Dalleyzette ; j'ai eu occasion d'y voir Mlle Desvignes, une de tes anciennes Amies et qui m'a chargé de te faire beaucoup d'amitiés ; le cousin Barral (?) ² m'a chargé de la même Commission.

Dimanche prochain nous allons à la Messe ³ pour la première fois en armes et tambour battant, on nous a pour cela exercé cette semaine aux manœuvres nécessaires.

Nous nous attendons chaque jour à nous voir distribuer nos habits de grand uniforme, nous sommes vêtus actuellement d'un habit, veste et culotte bleux, guêtres noires et chapeau à ganse d'or ; l'habit seulement a sur l'épaule un petit galon d'or ; sur nos boutons dorés, on voit l'aigle impériale avec ces mots : *Ecole Impériale Polytechnique* ; sur notre giberne est aussi l'aigle Impériale avec ces mots autour : *Pour la Patrie, les Sciences et les Arts*.

Embrasse mon Oncle pour moi comme je voudrais pouvoir t'embrasser.

Pour la vie ton affectionné Neveu :

G.-H. DUFOUR.

Mes compliments à MM. Girard et Verre, ainsi qu'à leurs épouses, n'oublie pas non plus Jeannette ⁴.

III

Monsieur

Monsieur Fazy

Ecole Polytechnique, ce 5 Avril 1808.

Cher Oncle

Je viens de subir un petit examen sur tout ce qu'on a fait d'Algèbre depuis l'ouverture des cours ; cela m'occupait beaucoup depuis quelque tems, mais à présent nous avons

1.-2. Nous n'avons pas réussi à identifier ces personnages.

3. « Tous les dimanches, le bataillon allait à la messe ; jamais je n'ai fait valoir ma qualité de protestant pour m'en exempter. Cette petite marche militaire me plaisait beaucoup ». (*Souvenirs*, p. 237)

4. Peut-être la servante des époux Fazy-Dufour.

un peu de repos, aussi en profite-je pour t'écrire quelques mots et te les envoyer par une occasion qui se présente.

Nous travaillons beaucoup ; mais la diversité de nos occupations empêche de sentir la fatigue ; nous travaillons à la Charpenterie depuis quelques jours ; auparavant nous faisons les dessins nécessaires à la coupe des pierres. — M. Hassenfratz ¹, celui dont tu m'as parlé comme auteur d'un ouvrage de Charpenterie, nous a beaucoup amusés ces derniers jours par des expériences sur l'Electricité.

Le Général est venu passer la revue Dimanche passé ; les Elèves ont montré un esprit militaire auquel je ne m'attendais pas et qui m'a fait beaucoup de plaisir ; dans les grandes circonstances, on déploie notre drapeau ; il s'agissait de l'aller chercher, c'est alors que chaque compagnie a fait valoir ses droits ; ceux de la mienne ont prévalu ; nous sommes en conséquence partis, quatre tambours à notre tête, et nous avons escorté le porte enseigne jusque chez le Colonel, nous avons eu l'honneur de recevoir le premier salut du drapeau ² et de le reconduire d'un pas lent et mesuré jusqu'au milieu des rangs de notre bataillon ; les autres compagnies témoignaient cependant leur mécontentement par leur murmure et par quelques coups de sifflet ; les anciens surtout ont fait beaucoup de tapage ; ils ne pouvaient souffrir que des conscrits eussent le pas sur eux ; nous leur avons cependant bien montré que nous étions dignes de cet honneur, car le Général, après avoir fait manœuvrer pendant longtems chaque compagnie en particulier, a félicité

1. Jean-Henri Hassenfratz, 1755-1827, membre de l'Institut, alors professeur de physique à l'École polytechnique. L'ouvrage auquel il est fait allusion est son *Traité de l'art du charpentier*, paru en 1804.

2. Le drapeau de l'École polytechnique lui avait été donné par Napoléon, lors de la grande distribution des aigles au Champ de Mars, le 3 décembre 1804. Ce drapeau avait une hampe en bois peint et verni en bleu, protégée en bas par une armure en cuivre et surmontée de l'aigle impériale. Le corps était un carré formé par un losange de taffetas blanc bordé d'une branche de laurier peinte en or et terminée par des triangles alternativement bleus et rouges, garnis de couronnes du même feuillage. Le champ portait deux inscriptions en lettres d'or, d'un côté : *L'empereur des Français aux élèves de l'École polytechnique* ; de l'autre : *Tout pour la patrie, les sciences et la gloire.*

notre Capitaine sur notre tenue et l'exactitude et l'ensemble de nos mouvemens, en un mot, il a déclaré hautement que notre compagnie était la plus belle et celle qui manœuvrait le mieux. Les deux premières compagnies auraient été consignées si le Général n'avait pas levé toutes les Consignes.

Tous les quinze jours nous faisons une promenade militaire, c'est toujours une fête pour moi ; nous allons à deux ou trois lieues dans la campagne, l'arme au bras, le havresac sur le dos ; une très grande gaieté règne dans nos rangs, cependant beaucoup de bonnes femmes déplorent notre sort et trouvent que c'est bien dommage de faire partir pour l'armée des hommes aussi jeunes, *ça n'a pas vingt ans*, dit l'une ; *ils sont bien gais, ils ne savent pas où on les mène*, dit une autre, *Ah, Dame, oui*, répond un petit égrillard, *ils ne seront jamais soldats, ceux là*. Chacun dit son mot ¹.

Quand je pense aux doux momens que j'ai passés près de toi, de ma bonne Tante et de mes petites cousines, j'ai bien de la peine à retenir des larmes de regrets et de reconnaissance, je suis obligé pour faire diversion de rapprocher l'époque où je volerai dans vos bras ; que je languis à ce moment, qu'il me paraît encore éloigné.

Bien des amitiés à M^r et MM^{es} Girard, Verre et Aval. Embrasse pour moi ma Tante et mes cousines, comme je voudrais t'embrasser moi-même.

Ton neveu affectionné.

G.-H. DUFOUR.

IV

Madame

Madame Fazy

Paris, le 15 Mai 1808.

Ma chère Tante

Je saisis avec empressement l'occasion qui se présente

1. Lors de la rédaction des *Souvenirs*, ces propos s'étaient condensés en un seul. « On entendait des bonnes femmes dire en nous voyant passer : cette belle jeunesse, c'est autant d'officiers. » (p. 237, 238). Il est caractéristique que les mots pessimistes entendus aient échappé à la mémoire du général.

de t'envoyer quelques mots. J'espère que vous vous portez tous aussi bien que moi ; je puis t'assurer que je n'ai pas eu une heure de mal-aise depuis que je suis à l'École.

Nous avons le beau tems, depuis quelques jours et nous en profitons autant qu'il est possible ; c'est-à-dire les Dimanches, depuis onze heures jusqu'à huit heures et demi du soir et les mercredis et vendredis depuis deux heures et demi jusqu'à cinq heures moins un quart ; je ne sors cependant que les Dimanches, car les jours de semaine on ne peut guère s'éloigner et les rues de Paris ne sont pas si charmantes pour qu'on les arpeute par pur plaisir ; nous avons d'ailleurs la Bibliothèque qui est ouverte ces jours-là, on y trouve tout ce qu'on veut, soit en livres, soit en gravures qui sont les collections de tableaux renfermés dans tous les Musées ; les consignés ont de plus le plaisir de faire l'exercice ces jours-là, ils sont à suer quand les autres Elèves s'amuseut ; ils ont un air assez plaisant pour ceux qui les voyent pour la première fois ; ils sont obligés de manœuvrer avec une seule guêtre, ce qui fait qu'on nomme les habitués de la consigne, *les chevaliers de la guêtre*. On ne voyait jamais qu'avec une guêtre un petit Hollandais qui nous a quittés depuis quelques jours, à cause de sa faiblesse ; il se qualifiait du titre de grand *maitre de l'ordre* ; tu dois bien penser qu'on ne m'a pas encore jugé digne d'être au rang des chevaliers, pas même des aspirans à la chevalerie.

Nous avons été ce matin (Dimanche) pour la première fois faire l'exercice au champ de Mars ; nous nous sommes levés à quatre heures, et nous sommes partis à quatre heures et demi afin d'arriver au champ de Mars à cinq heures et demi et de manœuvrer à la fraîcheur. Le cafetier notre voisin n'a pas manqué d'y venir avec une cinquantaine de bouteilles de vin, et autant de bière ; il n'y en a pas eu cependant la moitié assez ; il fallait voir comme on se jetait dessus ; et comme chacun tirait de son côté pour chercher de l'ombrage et un endroit commode pour vuidier sa bouteille entre deux ou trois Elèves ; depuis l'endroit où j'étais on découvrait

par un débouché une partie du champ de Mars qui m'a frappé par sa ressemblance avec notre plaine de Plain-Palais¹. Après environ dix minutes de repos, on a commencé à nous faire exécuter les marches, contre marches, les attaques, les retraites, les feux de toute espèce, on avait choisi l'endroit le plus inégal du champ de Mars, malgré cela nous nous sommes assez bien acquittés de notre besogne quoique ce fût la première fois qu'on nous faisait manœuvrer en grande tenue, le havre-sac sur le dos, nous ne l'avions encore endossé que pour nos promenades.

Les maisons du pont Saint-Michel sont entièrement démolies, et l'on travaille beaucoup pour mettre à bas celles qui les avoisinaient, pour faire des quais tout le long de la Seine ; la ville s'embellit chaque jour, plusieurs monumens sont achevés, on travaille encore à d'autres, on commence à creuser des fondemens à la place du Carouzel, on prétend que se sont ceux d'une galerie parallèle à celle du Louvre.

Je ne me suis pas encore accoutumé au ton criard des marchandes de fruits et de poisson, cependant je ne manque jamais de passer devant elles toutes les fois que je sors, elles remplissent la place Maubert ; chaque jour j'entends quelque nouveau cri ; aujourd'hui des petits garçons criaient à tue tête *des zanetons, des zanetons pour un iard* et j'ai été tout étonné de voir un de ces malheureux hannetons faire l'amusement d'un marchand-épiciier.

Je suis chargé par la famille Desvigne de te faire beaucoup d'amitiés.

Il est arrivé depuis quelques tems plusieurs Genevois ; ils se plaignent beaucoup de ce qu'on n'a pas d'ouvrage à Genève, j'espère que mon Oncle n'est pas dans ce cas, son talent lui assure de l'ouvrage dans toutes les circonstances.

J'ai appris que le charmant Bonnet², votre voisin, a pris

1. La Plaine de Plainpalais, aujourd'hui presque au centre de l'agglomération urbaine genevoise, était alors hors des fortifications de la ville et servait de champ d'exercice aux troupes et de promenade publique.

2. Nous ignorons de qui il s'agit.

un remplacement, ainsi que plusieurs de mes connaissances, tout cela n'est pas bon signe.

Voici le tems où vous devez commencer à prendre le frais sur les terreaux ¹, il me semble vous y voir; c'est justement à l'heure où je le prends de mon côté dans l'intérieur de notre domicile.

Comme tu es tous les jours à la portée de voir M^r et M^{me} Verre, ce n'est pas une indiscretion de ma part de te charger de leur faire mes amitiés, n'oublie pas non plus de présenter mes respects à M. Girard, tu lui diras que l'examineur de cette année, est M. Francœur ²; il en avertira M. Schaub ³.

Il faut que je te dise que son excellence notre Général a fait une revue individuelle de tous les Elèves et que pour mon compte il m'a beaucoup fait de complimens, j'étais placé dans les trente premiers d'après les notes qu'on nous donne dans nos interrogations.

La petite espiègle de Marie et la petite pouine de Péguy ne seront plus de petites filles, quand je les reverrai; je n'oserai plus leur parler qu'avec le titre de Mademoiselle ma cousine. Oh! comme je languis de les revoir; dans seize mois, cette époque arrivera; en attendant, embrasse les bien pour moi.

J'embrasse mon Oncle ainsi que toi de tout cœur.

Votre affectionné neveu.

G.-H. DUFOUR.

V

Madame

Madame Girard

pour M^{me} Fazy Dufour.

Paris, ce 10 juillet 1808.

Ma bonne Tante

Je t'assure que tu m'as causé une surprise bien agréable

1. Partie des fortifications du faubourg Saint-Gervais, tout près de l'habitation de Pierre-Philippe Fazy.

2. Louis-Benjamin Francœur, 1773-1849, depuis 1803 examinateur à l'Ecole polytechnique et professeur de mathématiques transcendantes; ami intime de Carnot.

3. Jean-Jacques Schaub, 23 janvier 1773-20 mai 1825, professeur de mathématiques.

en ne m'annonçant pas l'arrivée de M^{me} Girard, je n'aurais jamais cru que ce fut elle qui m'apportait de tes nouvelles si je n'avais pas vu sa signature au bas du petit mot de billet qu'elle m'a envoyé ; l'adresse de l'oncle de la Feuille que tu as mise dans ce mot de billet, me le fera probablement trouver, sans cette adresse j'aurais bien parcouru tout Paris sans pouvoir le rencontrer. Je compte aller chez lui cet après midi ; à la prochaine occasion, je ne manquerai pas de t'instruire de ce que j'aurai appris sur son compte. Madame Girard te dira probablement qu'elle m'a trouvé en bonne santé, je crois en effet ne m'être jamais mieux porté qu'à l'Ecole Polytechnique : il paraît que son régime me convient ; il est vrai que les grandes fatigues commencent seulement parce que nos examens se font dans six semaines, et dans huit jours nous en faisons deux préparatoires qui ne laissent pas de nous donner quelque inquiétude.

Tu me pardonneras aisément de ne t'écrire que quelques mots, parceque je te promets que ma première lettre sera plus longue ; celle-ci n'est que d'occasion. Loin de me fâcher des conseils que tu me donnes, j'en suis extrêmement flatté ; ils me montrent l'intérêt que tu prends à tout ce qui me touche, mais j'ose t'assurer que tu peux être absolument tranquille sur ce qui semble te causer quelque inquiétude.

Je comptais trouver dans ta lettre, un petit mot de la main de Marie ¹ tu l'embrasseras bien pour moi en lui disant que cela ne lui arrive pas une autre fois. Embrasse bien aussi la bonne Péguy ², qui je l'espère va faire de rapides progrès dans l'écriture et pourra peut-être m'écrire une petite lettre avant qu'il soit peu.

Je n'ai pas besoin de te dire combien j'ai eu de plaisir d'apprendre que cet oncle qui a eu tant de bontés pour moi, ne manquait pas d'ouvrage pour le courant de cet été ; embrasse le bien pour moi en attendant que je puisse le

1. La fille ainée des époux Fazy-Dufour.

2. Jeanne Peggi, la seconde fille des époux Fazy-Dufour.

faire moi-même et lui témoigner toute la joie que j'aurai de le revoir.

Je t'embrasse de tout mon cœur, ton neveu.

G.-H. DUFOUR.

N'oublie pas de faire beaucoup d'amitiés à l'oncle et à la tante Dufour ; présente mes respects à M. et M^{me} Verre. Je te remercie beaucoup de la démarche que tu as eu la bonté de faire envers M. Ferrier ¹ j'aurai soin de lui donner de mes nouvelles.

VI

Madame

Madame Fazy Dufour

Genève

Paris, ce 12 sept^{bre} 1808.

Il y a bien long-tems que tu n'as pas reçu de mes nouvelles ; j'en suis aussi fâché que toi, mais que faire, contre l'impossible nul n'est tenu ; l'approche de mes examens me donnait tant d'occupations que je savais à peine où donner de la tête, et les momens où j'aurais pu me délasser en t'écrivant étaient employés à des promenades militaires ou à des exercices ; en un mot, on empêchait d'employer nos momens de récréations à des études sérieuses, en nous distrayant d'une manière quelconque ; nous en avons besoin car nos études étaient vraiment capables d'en envoyer quelques-uns à l'autre monde ; penser que dans un mois au plus, il a fallu repasser et apprendre pour ainsi dire la Physique, la Chimie, l'Analyse, la Géométrie etc... enfin tant de choses qu'on serait épouvanté quand on vous proposerait de les apprendre dans un an.

Mais grâce à Dieu, j'ai passé par dessus tout cela, et je

1. Nous n'avons pas réussi à l'identifier.

respire ; je me suis présenté des premiers au feu : j'ai été examiné le dixième dans nos trois examens distans l'un de l'autre de quatre jours ; je me suis retiré de chacun assez content de la manière dont j'avais répondu ; j'espère passer dans la première division et dans un assez bon rang, c'est ce que je pourrai t'apprendre dans un mois, époque à laquelle la décision doit se faire.

Nous sommes actuellement dans un repos absolu ; nous ne faisons que lire, dessiner, rire, manger et dormir, tu dois penser que ce régime ne nous tue pas. Plus de la moitié des élèves ont des congés pour aller pendant quelques jours chez leurs parents, de dix-huit que nous étions dans ma brigade nous ne restons que huit. Si Genève eût été un peu plus rapproché de Paris, j'aurais aussi demandé un congé et tu peux te figurer avec quel plaisir j'en aurais profité ; quel bonheur ç'aurait été pour moi de te revoir, de t'embrasser, de faire danser, sauter les petites cousines et de revoir ce cher Oncle dont il me semble être séparé depuis des années ; mais ce bonheur n'est point fait pour moi, il faut, comme on dit à Genève, que j'en torche mon couteau et que je veuille bien attendre encore treize mortels mois, alors, alors je me dédommagerai des peines qu'une trop longue absence m'aura fait souffrir.

Tu sauras que nous avons été une demi douzaine de jours dans les environs de Paris pour lever des plans ; je me plaisais fort à ce genre de vie ; nous étions un détachement de quarante Elèves, un officier, un tambour et un Ingénieur, qui, par parenthèse, a passé son enfance à Genève et avec qui j'ai fait connaissance ; c'est lui qui dirige nos travaux, et sous lui l'on a nommé à l'Ecole douze chefs, dont j'ai eu l'honneur d'être. Comme les méthodes que nous avons employées sont nouvelles et dues à M. Claire, cet Ingénieur, il a pris les chefs en particulier pour les leur apprendre, il nous a fallu ensuite instruire nos *hussards* ; nous les faisons courir sur les hauteurs et dans les fonds. Rien ne devait les arrêter ; c'était un plaisir. Ce n'est pas que nous autres, nous fussions plus tranquilles, nous faisons au contraire le double

d'ouvrage ; nous dessinions la carte et courrions comme nos hussards sur tous les points du terrain pour les reconnaître et les placer exactement sur notre carte. De plus les chefs sont responsables de toutes les machines qu'on met entre leurs mains et le tout peut revenir à plus de cinq louis ; je me suis conduit de manière à n'avoir pas perdu un seul petit piquet ¹.

Je suis allé avec M^{me} Girard entendre prêcher M. Maron ² dans la petite Eglise Ste-Catherine, rue St-Antoine ; j'aurais préféré l'entendre dans l'Eglise du Louvre parcequ'elle est plus grande et que sa voix forte y aurait été moins réfléchie et l'on aurait entendu plus distinctement son sermon. En revenant M^e Girard m'a fait voir la fenêtre de la chambre que tu habitais, et où vous vous êtes amusées quelquefois ensemble ; toutes les fois que je sors je peux la voir, parceque les maisons du pont St-Michel sont abattues, il me semble que tu dois paraître à la fenêtre, mais j'ai beau regarder, je me rappelle toujours que tu es à Genève et que par conséquent tu n'es pas à Paris.

Il y a long-temps que je n'ai été rendre visite à la famille Desvignes. Je compte y aller aujourd'hui, je leur ferai tes complimens je compte voir aussi M^{me} Girard qui me donnera peut-être de tes nouvelles.

Embrasse pour moi mon oncle et mes deux cousines, mes complimens à l'Oncle et à la Tante Dufour, quand tu auras occasion de les voir, ainsi qu'à M^r Girard et M. et M^{me} Verre. Ne m'oublie pas non plus auprès de M. et M^{me} Aval et

1. « Vers la fin de la première année on nous fit faire un petit lever topographique dans les environs de Paris. Je fus nommé « chef de planchette », ayant trois élèves sous mes ordres. Ce fut ma première dignité ; je crois que j'en fus plus fier que de toutes celles dont je fus honoré depuis. Le plan que nous fîmes alors est encore dans mon portefeuille. » (*Souvenirs*, p. 240)

2. Paul-Henri Marron, 1754-1832, pasteur, président du consistoire de Paris. « Comme orateur de la chaire, son talent n'offrait rien de fort remarquable ; son débit était grave, coupé de fréquents repos, son geste saccadé et un peu raide, sa voix sonore, sa tenue très digne. Il n'excellait que dans la prière. » (*HAAG, La France protestante*, t. VII, p. 285)

pour n'oublier personne, je te recommande toutes les personnes qui te parleront de moi.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton neveu
G.-H. DUFOUR.

VII

Madame

Madame Fazy D.

sur les Terreaux

Genève

Paris, le 27 9^{bre} 1808.

Ma chère Tante

Comme je rentrais plutôt qu'à l'ordinaire, pour faire l'appel de ma compagnie, j'ai été fort surpris de trouver une lettre pour moi ; mais j'ai bientôt reconnu ton écriture et j'ai sauté de joie. Chériot ¹ ne m'ayant pas trouvé, l'aura remise au Portier, ensorte que je ne l'ai pas encore vu, mais j'espère qu'il ne tardera pas à me venir voir ; il a eu bien du bonheur d'entrer dans la garde-Impériale, je connais actuellement la différence qu'il y a entre ce corps et les autres. Il faut espérer que si par malheur Paul Colard ² était forcé de partir, il pourrait entrer dans le corps qu'il désire parce qu'il a une belle taille ; malgré cela, je comprends facilement qu'il désire être à ma place vu que dans les circonstances actuelles, il n'y a pas de meilleur parti à prendre. Je vois avec douleur où le manque d'ouvrage pousse beaucoup de nos jeunes Genevois ; ils croient qu'en entrant soldat dans un corps, ils changeront leur condition contre une meilleure ; mais ils tombent de Charybde en Sylla, à l'exception de ceux qui peuvent entrer dans les plus beaux bataillons de France, et Chériot est du nombre.

1, 2. Nous n'avons trouvé aucune indication permettant d'identifier ces personnages.

Marie n'est pas seule à se plaindre de la rareté de mes lettres. Jaquemet ¹, Bonneton ², Demole ³, etc. m'ont fait le même reproche. Cela m'a fait découvrir que les lettres que j'ai envoyées à ces différentes personnes par les occasions qui se sont présentées ne leur ont pas été remises, entr'autres il y en avait une adressée à M^{lle} Marie Fazy ⁴, écrite tout exprès pour elle ; cela me fait croire que tu n'auras pas non plus reçu celle que je t'ai écrite par certaine occasion, c'est pour éviter ce petit malheur que je t'envoie celle-ci par la poste. L'on me jugerait bien mal si l'on prenait pour preuves de l'attachement que je porte aux personnes à qui j'écris le nombre des lettres que je leur envoie ; je pense à elles à chaque instant, je les aime et je ne puis prendre sur moi de témoigner mes sentiments aussi souvent peut-être qu'il le faudrait ; mais toi, tu me connais, tu sais combien mon Oncle et toi, me sont chers, je ne crains donc pas que la rareté de mes lettres me fasse passer pour un ingrat.

J'ai été à l'adresse que tu m'as envoyée ; mais malheureusement on a tout changé dans cette rue ; les numéros ne sont plus les mêmes, ensorte que je n'ai pu trouver l'oncle De la Feuille, malgré le désir que j'en avais.

J'espère que ta première lettre m'annoncera ton heureuse délivrance et tu serais bien surprise et moi bien content si c'était un petit coquin au lieu d'une petite coquine qui t'a empêché de m'écrire une lettre plus longue ; peut-être qu'à l'heure où je t'écris, tu le sais déjà ⁵.

Il faut que je t'apprenne quels sont les passe tems actuels pour les après-soupers. Chez les conscrits, on fait concert, et chez les anciens, un spectacle en règle est établi.

1. Jean-Etienne Jaquemet, 21 juillet 1787-21 février 1850. — Négociant.

2. Etienne Bonneton, peintre, fils de Théodore et de Jeanne-Catherine Suyous, 1788-1809.

3. Les notes manuscrites de Louis Dufour-Vernes sur la famille Demole (Bibliothèque de la Société d'histoire de Genève) ne permettent pas l'identification de ce porteur du nom.

4. Sa cousine germaine.

5. Madame Fazy-Dufour était alors enceinte de Louis-Philippe Fazy, qui naîtra le 3 décembre 1808.

Pour le concert, ils se sont réunis douze excellens musiciens, chacun dans sa partie ; ils mettent chacun une certaine somme pour se procurer de la musique et les gros instrumens ainsi que les accessoires, comme les chandelles etc. Je vais ordinairement passer une demie heure à ce concert, tandis que je n'ai été qu'une seule fois au fameux théâtre qui prend sans ostentation le nom de théâtre français.

C'est là que toutes les ressources du génie se sont développées pour les costumes et l'arrangement de la salle qui, pendant le jour, doit être comme les autres chambres à coucher, et qui, le soir, doit se transformer promptement en salle de spectacle. Les rideaux des lits, artistement arrangés, forment une toile d'autant plus agréable à l'œil qu'une ennuyeuse monotonie ne s'y remarque pas, mais qu'une charmante bigarure de bleu et de blanc vous frappe au premier coup d'œil ; un nombre suffisant de sièges reçoivent un nombre limité de spectateurs, car quiconque oserait se présenter sans billet, serait honteusement mis à la porte par la sentinelle et par le receveur des billets.

Un orchestre placé entre deux lits, fait prendre patience jusqu'au moment où la toile se lève. C'est alors que le plus grand silence règne jusqu'à ce qu'il..... soit troublé par les applaudissemens des spectateurs ou par le sifflet du journaliste que les auteurs des pièces sont loin de ménager à cause de la critique quelquefois trop sévère qu'il fait après chaque représentation et sur la pièce et sur les acteurs. Il y a d'excellens acteurs, très bien costumés : casques, cuirasses, cimenterres, rien n'est négligé de la part du grand costumier et du décorateur en chef et je t'assure que quoique à deux pas des acteurs, on a beaucoup de peine à les reconnaître et l'on est surpris de la perfection de leurs costumes ; un jeune homme entr'autres s'il eût un peu mieux déguisé sa voix, aurait été pris par tout autre que par nous, pour une jeune et jolie demoiselle vêtue à la grecque. Je ne sais où diable ils ont pêché tout ce qu'ils ont mis sur le corps de cet élève, mais sa tête coëffée à la grecque était ornée d'un

diadème extrêmement brillant et de filets d'or entremêlés avec sa chevelure, sa robe et sa tunique d'une même étoffe blanche étaient disposées avec le plus de goût possible et par des personnes qui ont une bien juste idée des costumes anciens. Ses bras, son cou et la moitié de sa poitrine étaient découverts. Ces costumes grandissent tellement que tous les acteurs semblaient avoir doublé de taille et surtout l'un d'eux qui avait un casque d'un très bon goût et très bien exécuté. Pour qu'un acteur soit reçu, il faut qu'il ait réellement du talent et qu'il ait débuté plusieurs fois sans qu'aucun coup de sifflet ne trouble la scène.

Adieu ma chère Tante, tâches de te porter aussi bien que moi, embrasse mon oncle et mes cousines, fais leur beaucoup d'amitiés de ma part et dans neuf mois, j'aurai le plaisir de le faire moi-même, en attendant il faut que je me contente de le faire par écrit. Tu ne manqueras pas d'avoir beaucoup de visites ; n'oublie pas alors de faire mes complimens à toutes les personnes de ma connaissance.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton neveu
G.-H. DUFOUR.

VIII

*A Madame
Madame Fazy*

Paris, le 9 avril 1809.

Ma chère tante

Ce petit mot de billet en attendant une lettre plus longue est pour t'apprendre que je me porte toujours bien et te faire savoir combien je désire qu'il en soit de même de ton côté. La mort de Bonneton¹ m'a beaucoup affecté ; j'ai bien de la peine à me persuader qu'elle puisse être vraie ; c'est

1. Mort le 18 mars 1809.

en comptant recevoir une de ses lettres que j'en ai reçu une de Jaquemet qui m'a appris le dangereux état de Bonneton ; deux jours après, une seconde lettre m'a instruit de sa mort ; j'ai perdu en lui, un véritable ami qui est une chose bien rare et dont la perte ne se répare pas facilement.

La famille Desvignes te fait mille complimens ; je dois aller passer la soirée chez eux.

Nos occupations vont toujours croissant ainsi que la difficulté de tout ce qu'on nous enseigne ; mais l'on prend du courage et de la patience en pensant que l'époque où notre destinée va être fixée, s'approche de jour en jour ; dans cinq mois et demi environ, nous aurons l'épaulette.

Je crois que si j'étais libre dans Paris, le séjour de cette ville ne me conviendrait pas du tout ; à la fin de la journée on a la tête cassée du fracas des voitures, et les jarrets rompus à force de les avoir évitées. Le seul plaisir que je croyais pouvoir prendre à Paris n'en est réellement pas un, car de visiter les Musées, on se donne le torticolis en voulant tout voir et le grand nombre de choses qu'on a sous les yeux fait qu'on ne peut presque rien voir ou du moins bien voir. Ainsi quoiqu'en dise Mme Girard, Paris ne sera jamais le séjour que je choisirai de préférence.

Combien je languis de te revoir ainsi que mon cher oncle, mon second père à qui je suis tant redevable et à qui je pense si souvent. Combien je languis de vous serrer dans mes bras et combien cette époque me paraît éloignée,

En attendant, embrasse bien des fois mon oncle de ma part ; n'oublie pas les deux petites cousines et le petit, petit cousin, ce petit grenadier que je ne connais pas encore. Fais bien des complimens à nos parens, à M. et Mme Girard. Adieu ma bonne tante ; je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton dévoué neveu

G.-H. DUFOUR.

sur le dos. J'ai alors l'honneur de commander une section ¹ qui malheureusement est la dernière, ensorte que quand on se met en ligne, il nous faut toujours allonger considérablement le pas. Je crois que dimanche prochain, nous irons faire l'exercice à feu au Champ de Mars ; j'aime cela en sorte que je m'en fais une fête.

Quand le drapeau voit le jour, les fourriers ne commandent plus une section ; ils ont l'honneur inestimable d'entourer le drapeau. Il ne faut pas trop s'étonner de recevoir si rarement de mes nouvelles, car nos occupations sont si grandes que je trouve à peine le moment d'écrire une lettre le Dimanche matin. Je ne sors pas un seul jour sur la semaine mais ce *train la finira*.

Tu sais que nous habitons un endroit très élevé dans Paris ; nous sommes près du palais des grands hommes, près du panthéon. Tu conçois que tenant un peu de ceux qui l'habitent après leur mort, ce logement nous convient. Depuis une de nos fenêtres j'ai apperçu une statue sur la colonne vendôme ², je me propose de l'aller voir aujourd'hui, ainsi qu'un lion et deux lionnes qui sont au Jardin des plantes depuis quelques jours. Malheureusement je pourrai y aller tout seul, car ici, on est bien loin d'être sur de trouver les personnes qu'on cherche.

Le pauvre oncle Dufour doit être bien affligé ; il ne semblait pas probable qu'il dut survivre à son épouse. Je lui ai écrit un petit bout de lettre ³.

La dernière fois que je suis allé chez M. Desvignes, on m'a chargé de faire beaucoup de complimens à ma tante, tu lui feras ma commission et tu l'embrasseras bien pour moi, ainsi que mes deux cousines.

1. Il était « sergent fourrier » de la quatrième compagnie.

2. Le travail avait commencé en 1806 ; il ne sera terminé qu'en 1810. La statue dont il s'agit est celle de Napoléon, en empereur romain, par Chaudet.

3. Louise Constantin, gouvernante à l'hôpital de Genève, femme de Philibert Dufour, était morte le 18 avril 1809. (Archives de Genève. Registre des actes de décès, n° 298).

Je languis beaucoup de revoir nos fortifications, je commence à m'y connaître un peu, je pourrai voir ce qu'elles valent.

Nous avons chaque semaine deux leçons de fortifications, nous avons vu la fortification passagère, l'art militaire proprement dit, et nous commençons la fortification permanente, c'est là que le génie se déploie.

Je désire que vous vous portiez tous comme moi, adieu mon cher oncle, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton dévoué neveu.

G.-H. DUFOUR.

X¹

Montrotier², le 10 octobre 1809.

Mon cher ami

Le malheur nous accable ; mon père vient de perdre sa mère³ ; tout est ici dans la consternation, c'est une hernie et des crampes d'estomac qui en sont la cause ; nous avons besoin de toute ta prudence pour faire part de cette terrible nouvelle à ma mère et à ma tante. Fais venir mon oncle Fazy auprès de toi, et règle avec lui ce qu'il y aura à faire, au reste je ne saurais te donner le moindre conseil, je t'écris d'une main tremblante, je suis abattu, je te le répète, fais tout pour le mieux. Sache de mon oncle s'il faut faire venir le corps à Genève ou si l'on peut l'enterrer ici⁴. Tu vois mon ami que quand le malheur est une fois sur une famille, il ne l'abandonne pas sitôt⁵.

Je t'embrasse.

G.-H. DUFOUR.

1. Nous ignorons à qui cette lettre était adressée.

2. Dufour, ayant terminé son séjour à l'École polytechnique, était retourné à Genève, dans l'été de 1809, et de là s'était rendu dans le domaine de son père, à Montrotier.

3. Marie-Elisabeth Dufour, née Delafenille.

4. D'après une lettre de Bénédicte Dufour à sa sœur, du 2 janvier 1810, le corps fut transporté à Genève (Papiers Fazy).

5. Apparemment allusion à la mort récente de Louise Dufour-Constantin, femme de Philibert.

Madame Fazy, D.

sur les Terreaux

(Léman)

Genève

Metz¹ le 22 X^{mo} 1809.

Ma chère Tante

Voilà bientôt deux mois que j'ai eu le chagrin de te quitter, il est tems, je pense, de te donner directement de mes nouvelles. Si je te disais que mes occupations m'ont empêché de le faire plus tôt, tu aurais de la peine à me croire, c'est pourtant ainsi. Il suffit que je n'aie que six heures de travail forcé dans la journée, pour que j'emploie tous mes momens avec beaucoup plus de courage que si j'étais forcé de travailler toute la journée.

Je trouve actuellement les jours beaucoup trop courts quoique je veille ordinairement jusqu'à dix heures auprès de mon feu.

Quand j'ai quitté Genève, j'étais bien loin de profiter de la conversation enjouée de deux belles (soit disant) que j'avais avec moi dans la voiture, elles ne m'auront pas trouvé trop galant; elles avaient je ne sais quoi dans leurs manières, qui n'était point propre à me desserrer les dents: Depuis Dôle à Besançon, j'ai fait la route tout seul, je ne me suis donc disputé avec personne dans la voiture; de Besançon à Metz, j'ai fait une route assez agréable par des chemins de traverse dans une petite cassine avec la compagnie de deux Élèves que j'ai rencontrés par hasard dans les rues de Besançon. Nous sommes restés un jour à l'auberge, après quoi nous avons été prendre possession de nos appartemens². Ils consistent en trois pièces, une

1. Dufour était entré à l'Ecole d'application du génie, à Metz, à l'automne de 1809.

2. Dufour (auquel son assiduité avait valu, dès le second semestre, l'abaissement de moitié du prix de pension, et qui, dans la seconde année, touchait 15 francs de solde par mois) n'était alors plus du tout à la charge de ses parents, qui purent employer leurs économies à rembourser les avances qui leur avaient été faites pour les études de Guillaume-Henri.

chambre à deux lits et cheminée, un grand cabinet et un vestibule. Nous avons six chaises, deux fauteuils, deux armoires, etc., en un mot nous sommes très bien. Je loge avec un jeune homme d'Évian, je m'en trouve bien. La première emplette que nous avons faite ç'a été une demi corde de bois, c'est à peu près un demi moule, il nous en a coûté à chacun 14 francs ; nous avons ensuite acheté, des chandelles, du savon, un miroir, des peignes et mille choses utiles pour notre ménage.

Après, nous nous sommes arrangés pour notre nourriture, qui consiste en un déjeuner et un dîner ; le déjeuner est frugal ; il est de mon choix et il me rappelle l'École Polytechnique, c'est tout bonnement un petit pain de deux sols avec un verre d'eau à l'eau, arrosé quelquefois d'un peu de vinaigre.

Le dîner moins simple, me fait moins de plaisir, on y mange beaucoup et l'on est mal à son aise après. Il nous coûte 38 fr. par mois. Outre ces dépenses, il y a encore celle de la Blanchisseuse, du Maître d'armes, du Domestique, etc., ajouté à cela des leçons de danse que je veux prendre pendant deux mois et tu verras que sur notre paye de 91 fr. 61 c. par mois, il ne doit pas me rester grand chose, cependant comme je n'ai pas le moindre goût pour certains divertissemens qui font passer le tems à plusieurs de mes camarades, je me trouve, avoir au bout du mois, une quinzaine de francs de reste pour mon entretien et comme il ne doit pas monter tout à fait aussi haut, je peux mettre quelque chose de côté pour les cas imprévus, tels que le dîner que nous avons fait pour célébrer la Sainte Barbe, fête des Ingénieurs et des Artilleurs. Il nous en a coûté 13 fr. 57 c. ; ce sont de ces dépenses qu'il est impossible d'éviter. Nos occupations sont moins pénibles qu'à l'École ; mais elles ne sont guère moindres pour qui veut occuper son tems. Le matin, je me lève ordinairement à six heures ; je vais prendre ma leçon d'armes et ma leçon de danse ; je déjeune ; je m'habille et à neuf heures, je me rends aux salles d'Étude, qui

sont à l'autre bout de la ville. J'y reste jusqu'à trois heures ; je vais diner, j'y reste jusqu'à quatre heures et demi, après cela, je vais passer deux ou trois heures à la Bibliothèque, j'y lis des ouvrages relatifs à mon état ; je prends des notes après quoi je viens rédiger mes mémoires dans ma chambre et je me couche vers dix heures. Le premier travail auquel on nous a occupés a été un problème d'ombres pour servir d'épreuve ; nous avons eu cinq jours ; après cela, on nous a distribués dans la ville pour lever des plans de casernes et d'autres bâtimens publics. Il faisait beau nous voir dessiner sur notre chapeau, au milieu de la rue, par un froid très vif ou de nous voir prendre nos mesures. Nous avons ensuite mis au net tout cela et c'était à qui ferait les plus beaux dessins ; j'y ai mis tous mes soins et j'oserais t'assurer que ceux que tu as vus dans mon cahier, ne sont rien à côté de ceux que j'ai faits ici. Depuis trois jours, ce travail est fini et nous avons commencé le lever d'usines et de machines. Plusieurs de nous ont été envoyés à plus de 40 lieues de Metz. Quant à moi, j'ai demandé à y rester pour pouvoir profiter de la Bibliothèque et l'on m'a donné à lever la machine à tirer les tubes des lunettes et la machine à diviser les cercles. Pour faire cela, je suis au chaud et aidé de tous les secours imaginables, travaillant dans le cabinet même de l'auteur de ces machines.

Je continue à me bien porter, j'espère qu'il en est de même de ton côté, fais mille amitiés de ma part à mon cher Oncle et à mes espiègles de cousines, fais leur devenir les joues aussi rouges que le feu, fais mes complimens à M. et M^{me} Hardi¹, dis leur que j'ai été parfaitement bien reçu chez les personnes auxquelles ils m'ont adressé et que je vais leur faire des visites de tems en tems. Adieu, ma chère Tante, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton affectionné neveu,
G.-H. DUFOUR

1. Nous ignorons de qui il s'agit.

A Madame

Fazy Dufour

Metz, le 20 août 1810.

Ma Chère Tante

Il y a si longtems que je n'ai pas eu le plaisir de m'entretenir avec toi, que je saisis avec bien de l'empressement l'occasion qui se présente pour babiller un peu.

Je continue de me bien porter et de me plaire ici ; nos travaux actuels sont parfaitement de mon gout, aussi puis-je dire avec quelque vérité que je les comprends et que je les exécute assez bien pour que durant toute la journée je ne sois jamais seul à ma place, mais entouré de deux ou trois camarades qui viennent me consulter et qui s'en rapportent à ce que je leur dis comme si j'avais la science infuse. Cela me fait rire souvent parceque je leur réponds une chose pour une autre quand je suis fortement occupé à ce que je fais ; il semble que depuis le jour de mon avancement¹ je ne dois plus rien ignorer ; combien je suis loin de là !

Le jour où je suis monté au poste d'où l'on ne peut plus que descendre, j'ai eu deux joies successives et assez fortes. Le matin, en revenant de la bibliothèque, je reçois un compliment d'un de mes camarades qui m'annonce que j'ai monté d'un rang et que je suis passé le second. Me voilà bien content, et me disposant à vous écrire cette nouvelle le soir même, mais à la fin de nos six heures de travail, comme je rentrais dans la salle, on me remet des papiers dont j'ignorais le contenu et sans trop savoir pourquoi on me les remettait à moi plutôt qu'à tout autre, je les laisse passer dans les mains de mes camarades qui me les demandent et je m'en vais. Mais à peine sur le seuil de la porte, j'entends cinq ou six voix des Elèves de ma section qui me crient que

1. Entré le troisième à l'Ecole de Metz, il devint le premier au bout de quelque temps.

je suis le premier du Génie et chef de la première section. Il a bien fallu finir par les croire et me résoudre à être au premier rang et à vous faire connaître cet heureux résultat.

Il faut que j'ajoute à cela que j'ai reçu des complimens de son Excellence le Comte Dejean ¹, Inspecteur Général du Génie.

M. et M^{me} Guillaumin ², vous font bien des amitiés, à mon Oncle ainsi qu'à toi, bien qu'ils n'aient pas l'avantage de te connaître ; je suis très bien reçu chez eux ; il se passe peu de jours sans que je me promène avec M. Guillaumin et sans que je raisonne avec lui sur ce qui concerne notre métier. Il est actuellement Major des Sapeurs.

Nous venons de faire le service de soldat et de Caporal ; nous sommes actuellement dans les dignités et décorés du galon d'or.

Nous brûlons beaucoup de poudre, nous lançons beaucoup de bombes et de boulets et nous cassons quelques blancs. Nous allons à ces exercices en uniforme de canonniers, l'arme au bras, la musique et les tambours à notre tête. A chaque blanc que nous touchons, la musique joue une valse russe et nous la dansons le plus burlesquement que nous pouvons.

Pendant deux nuits et un jour, nous avons travaillé à construire une batterie, que nous démolissons actuellement à coups de canon ; nous avons été inondés pendant tout ce travail et il faisait beau nous voir rentrer. On voyait bien que nous faisons partie de l'espèce humaine, mais dire de quelle couleur étaient nos vêtements eût été chose impossible.

1. Jean-François-Aimé, comte Dejean, pair de France, sénateur, inspecteur général du Génie, 1749-1828.

2. Jacques-Augustin Guillaumin, alors chef de bataillon dans les sapeurs de la République française, avait épousé à Genève, le 7 prairial an VIII, Marie-Jeanne-Antoinette Fazy, fille de Jean-Salomon Fazy-Favre. Il devint dans la suite général et directeur de l'École de Metz. Leur fils, Auguste Guillaumin, fut avocat à la Cour d'appel de Paris, député du Cher au Corps législatif (1857-1870), surintendant des domaines impériaux dans la Sologne.

Embrasse pour moi mon Oncle et mes Cousines, sans oublier le petit Cousin, comme je voudrais les embrasser moi-même, ainsi que toi.

Ton dévoué Neveu,
G.-H. DUFOUR.

Bien des complimens à M. et à M^{me} Girard, ainsi qu'à nos bons voisins Verre ¹.

1. Dufour quitta l'Ecole avant le temps réglementaire. Avec quatre autres élèves il fut envoyé à Corfou, où il arriva le 24 décembre 1810.

